



L'exigüité des locaux inquiète les étudiants davantage que les pouvoirs publics

La Sorbonne n'est pas comme le bon vin ; plus elle vieillit plus elle devient impropre à la consommation. Qu'elle soit plusieurs fois centenaire fait la fierté de certains, pas notre affaire en tout cas. Ses murs peuvent contenir 12 000 étudiants. En 1963, «fumistes» compris, nous sommes plus de 25 000. Or la Faculté ne dispose, tous instituts extérieurs compris, que de 15 600 mètres carrés. Il est prévu qu'en 1965 la Faculté des lettres accueillera 38 000 étudiants. Elle devrait donc disposer d'une superficie théorique de 152 000 mètres carrés. Lorsqu'en 1965 la Faculté des sciences aura libéré les locaux qu'elle occupe à la Sorbonne, la Faculté des lettres disposera de 30 600 mètres carrés. Nous sommes encore loin du compte.

Les amphithéâtres surchargés

Les années précédentes les salles étaient surchargées pendant la première semaine. Les quinze jours suivants voyaient le problème se régler à l'amiable : ceux qui se « sentaient en trop » se retiraient et laissaient aux autres place libre sinon confortable. Cette année il n'en fut pas de même. Beaucoup se découragèrent, mais il en resta suffisamment pour que les amphis restent surfréquentés pendant tout le premier trimestre. Certains cours d'ailleurs le resteront toute l'année. La raison de ce phénomène est que cette année nous avons atteint le point critique. La Sorbonne pouvait sans trop de mal accueillir de 15 000 à 20 000 étudiants, mais lorsqu'il s'est agi d'en caser 25 000 le problème a changé qualitativement. Non seulement les amphis ont montré leur insuffisance, mais aussi les couloirs et les portes de sortie — qui n'a pas assisté au spectacle étrange du déplacement de milliers d'étudiants se rendant d'un cours à un autre pendant un inter-classe de cinq minutes, qui n'a pas assisté à la sortie de midi par la porte de la rue de la Sorbonne, ne peut avoir conscience de l'ampleur du problème. De même celui qui assiste aux inscriptions en Fac peut se demander quel personnage important se cache derrière cette porte qu'assiège avec passion un nombre impressionnant de jeunes gens pressés dans la galerie Ledru-Rollin, de 8 à 16 heures. Il serait fort étonné d'y trouver quelques secrétaires aux nerfs d'acier qui en quelque quarante jours inscrivent à la pointe Bic plus de 25 000 étudiants.

En effet, pour celui qui veut étudier à la Sorbonne le premier problème n'est pas celui de trouver place dans un amphi, mais celui d'y pénétrer.

Après les formalités d'Inscription, qui lui donnent

Un peu plus d'un mètre carré, cour et couloir compris, ce n'est pas mal après tout. L'étudiant en lettres est celui qui coûte le moins cher à l'Etat ; il n'est pas anormal que son sort soit à la mesure de son prix de revient. Il n'est pas anormal non plus que 75% d'entre nous cessent d'être étudiants sans avoir d'autres titres que ceux qu'ils possédaient en entrant à l'université. De fait on oublie trop souvent que les conditions matérielles ne sont pas indifférentes à la qualité de l'enseignement donné et reçu. A cela il faut ajouter le sous-encadrement magistral. Car si l'étudiant en lettres ne trouve pas à la Sorbonne les amphis et les bibliothèques qui lui sont nécessaires, il n'y trouve pas davantage les maîtres dont il a besoin.

non sans mal le droit de suivre les cours, l'étudiant doit se battre pour faire passer son statut juridique dans les faits. Si son cours est à 8 heures du matin, en arrivant à 7 h. 30 devant la porte de son amphi il aura quelque chance d'y être assis. Mais pour celui qui arrive au cours de 9 heures à 8 h. 55, la solution consistera à se présenter à 9 h. 30 devant la porte de la bibliothèque qui à 10 heures lui offrira une de ses 600 places. Après tout les livres ça parle aussi ! Il y a bien sûr la solution qui consiste à assister au cours d'anglais précédant le cours de philologie française qui aura lieu dans le même amphi, afin d'être déjà dans la place. Au risque bien sûr de se faire accuser de grossir indûment les effectifs du cours d'anglais. Il y a aussi les resquilleurs qui arrivent à pénétrer dans l'amphi par l'entrée des professeurs. Cependant il ne faut pas croire qu'une fois sur les lieux tous les problèmes sont réglés. Il reste à s'asseoir. Les plus avertis s'installent immédiatement sur la chaire du professeur. Les plus prudents se mettent près des sorties, on ne sait jamais. Les autres s'entassent sur les travées, tandis que les moins bégueules forment des rondes, assis en tailleur sur le plancher. Le cours commencé, la moitié des auditeurs s'aperçoivent qu'ils n'ont pas retiré leurs manteaux et qu'ils n'ont plus la place de le faire. Pour eux le calvaire commence. Car leurs camarades plus prévoyants vont baigner dans une moiteur humaine, à l'odeur caractéristique, que constitue un groupe de 600 personnes entassées dans une salle pour 380, comme cela arrive fréquemment à l'amphi Descartes. Bien sûr on prend des notes, souvent même en plusieurs exemplaires pour ceux qui n'ont pas pu venir ; mais les plus sérieux, comme les autres, n'ont bien vite qu'un souhait : sortir, sortir, sortir. Et c'est l'évacuation des lieux. Par une seule porte, car à l'autre attendent les candidats au cours suivant. Et

lentement le flot s'écoule, quelquefois pressé par ceux qui entrent. Ceux qui sortent les premiers, s'ils courent vite, pourront entrer les derniers au cours qu'ils doivent suivre ensuite. Les autres iront rejoindre ceux d'entre eux qui sont déjà à la bibliothèque, qui n'a toujours que 600 places. Alors pour la majorité il ne s'agira plus que de rentrer chez soi ou d'aller au café, dont les places les plus calmes seront bien sûr déjà prises.

Ce seront de piètres citoyens que les produits de ces amphithéâtres surchargés, de ces maîtres débordés !

Les solutions immédiates

On pourrait commencer par utiliser plus rationnellement les locaux qui nous sont alloués. A commencer par le grand amphithéâtre qui n'est ouvert que deux demi-journées aux propédeutes. On pourrait réserver les amphithéâtres aux seuls inscrits de la fac des lettres et non les prêter à des instituts étrangers à l'université.

On pourrait multiplier la radio-diffusion des cours.

On pourrait rendre les photocopies obligatoires et gratuits.

On pourrait chercher d'autres solutions qui consistent à faire étudier les gens loin de la Sorbonne afin de ne pas trop la surcharger. Pourquoi la désertion des amphithéâtres ne serait-elle pas un palliatif à leur exigüité ?

Cette rationalisation n'a pas été mise en pratique.



Est-ce à dire que les responsables administratifs de la Sorbonne ne sont pas à la hauteur de leur tâche ? Certes pas. Le problème tel qu'il est posé cette année, tel qu'il se posera l'année prochaine, est proprement insoluble. Nous sommes en présence de données physiques. Il s'agit de mettre dans un volume aux parois solides un certain volume d'étudiants qui, lui, est quelque peu compressible. Mais ses qualités d'élasticité ont des limites. Nous les avons atteintes cette année. Et nous respectons trop les murs de la Sorbonne pour souhaiter qu'ils éclatent. Alors ? La solution est évidente : il faut construire une nouvelle faculté des lettres pour l'Université de Paris.

La nouvelle Fac

On aurait pu penser que les multiples cris d'alarme des syndicats enseignants et étudiants, les

manifestations, les statistiques de l'administration auraient attiré l'attention des pouvoirs publics sur l'état critique de la Sorbonne. C'était sans compter sur la pléiade des ministres de l'éducation nationale, de Billères à Berthouin, de Paye à Sudreau, de Joxe à Fouchet (pourquoi pas lui ?), sur les députés du 5^e arrondissement, M. Le Pen, aussi soucieux de nous que les plastiqueurs de l'O.A.S. et M. Capitant, plus préoccupé de Cour de sûreté que des cours en Sorbonne. Certes, dès 1956, l'éducation nationale se voyait donner l'autorisation d'occuper un terrain de l'armée de l'air. Mais pour que cette autorisation devînt publique, il fallut attendre quelques années, et la commission Le Gorgeu qui prévint un collège littéraire universitaire à Nanterre-La Folie, toujours occupé par les militaires. Pour qu'on se décide à parler de construction, il fallut notre action de novembre-décembre, qui attira l'attention des pouvoirs publics.

La commission Le Gorgeu a établi, dans le cadre du IV^e Plan, un projet en deux plans d'urgence.

Le premier plan doit permettre à la faculté des lettres d'accueillir en 1965 les 37 800 étudiants qu'elle attend.

On prévoit pour ce faire :

—la création de deux C.L.T.J. (1), l'un à l'ouest (Nanterre-La Folie), l'autre à l'est ;

—la construction d'un institut de géographie, et d'un institut d'italien, à Châtenay-Malabry ;

—la libération de locaux tels que l'hôtel des Sociétés savantes, la prison de la Santé...

Le plan de seconde urgence doit répondre aux besoins de 1970, et prévoit :

—la création de deux C.L.U. (nord et sud) ;

—la libération complète de la Sorbonne ;

—le développement des C.L.U. ouest et est en faculté.

Ces deux plans d'urgence sont tout juste suffisants, et en 1970 le problème se poserait de nouveau, même si ces projets étaient réalisés, ce qui ne semble guère possible, étant donné le décalage qui existe entre le budget de l'éducation nationale prévu par le IV^e Plan et celui retenu par le gouvernement.

Car il faut bien voir que le problème que pose la construction d'une nouvelle fac est politique. Ses incidences financières sont telles que c'est le budget de l'éducation nationale qui est concerné. Et sous un pouvoir qui préfère se préoccuper de l'équipement nucléaire de son armée, la satisfaction de nos revendications n'est pas une mince affaire.

D'autre part nous devons nous préoccuper, nous étudiants, de la qualité de cette future fac de Nanterre-La Folie. En aucun cas, nous ne devons accepter qu'elle se transforme en institut de propédeutique seulement comme certains projets le laissent entendre. Les propédeutes sont déjà, suffisamment considérés comme universitairement mineurs, pour que l'on n'aggrave pas cette situation en les séparant « géographiquement » de leurs camarades des autres cycles. Ce que nous voulons, c'est une nouvelle fac complète de propédeutique au doctorat.

Mais si nous voulons cette faculté universitairement complète, nous voulons que son équipement socio-économique le soit aussi. C'est-à-dire qu'un collège littéraire universitaire qui serait installé à Nanterre sans resto-U, sans logement à proximité et surtout sans moyens de transport le reliant à Paris, serait une folie. Ce ne sont pas les projets de la R.A.T.P. qui nous rassureront : la prolongation du métro au-delà de la Défense n'est

pas prévu avant 1970.

Malheureusement il est fort probable que nos souhaits ne soient pas pris en considération. «L'homme propose, Dieu dispose. » Est-ce à dire que nous devons continuer à laisser les pouvoirs publics s'occuper de nos affaires à notre place ? Nous sommes les mieux placés pour définir nos conditions de travail, aussi bien celles que nous n'acceptons pas que celles que nous désirons. Nous savons dire que la Sorbonne étouffe. Nous devons apprendre à imposer la fac que nous souhaitons. Les manifestations ont dans cette tâche leur rôle, mais les commissions de travail aussi. Qui a jamais réfléchi aux problèmes que pose le local convenable à des travaux pratiques de philosophie ou d'anglais ? Il s'agit de bousculer les vieilles habitudes universitaires, des grands amphis et des petites salles de T.P. De penser à des locaux qui permettront de vrais rapports entre étudiants, qui établiront des liens de travail entre maîtres et élèves. Car ce n'est pas parce que l'on n'étouffe pas dans une salle que celle-ci est universitairement convenable.

Ainsi, nous voulons donner notre avis. Nous voulons qu'il en soit tenu compte. C'est pourquoi la

cogestion de l'Université nous apparaît comme le meilleur moyen de faire d'une faculté une réelle unité de pensée et de travail. Alors professeurs, étudiants et administrateurs pourront trouver un cadre où leurs discussions ne tourneront pas à la vaine polémique mais seront l'aliment d'une position commune face au pouvoir politique. Car il est bon de ne jamais oublier que nous vivons dans une société où le souci des gouvernants n'est pas de satisfaire les intérêts de la majorité de ses membres. La nouvelle faculté des lettres dont nous avons besoin ne nous sera pas donnée. Au mieux on nous construira quelques murs qui entoureront des bancs et un tableau noir. Nous pensons qu'il dépendra des étudiants, des professeurs et de leur doyen de ne pas s'en satisfaire. Le succès de nos revendications, nous n'aurons de chance de l'obtenir que si nous savons entrer tous dans la lutte. A nous d'en déterminer consciemment les objectifs. A nous de la mener collectivement à bien.

BRUNO KEYSANE.

(1) C.L.U. : Collège littéraire universitaire réservé aux propédeutes.

Le Monde

Semaine du 24 au 31 janvier 1963

Numéro distribué gratuitement

Réalisé par la Fédération des groupes d'études de Lettres (F.G.E.L.)

Page 7